

—Mille grâces,—répondit Obenreizer,—j'ai fait admirablement mes affaires.—Je suis bien !... très-bien !... Et maintenant, quelles nouvelles ? Avez-vous des lettres de Suisse ?

—Une lettre bien extraordinaire, dit Vendale.—L'affaire a pris une tournure nouvelle, et l'on me recommande de Neufchâtel le plus profond secret sur les mesures que nous allons adopter. Ce secret doit être gardé vis-à-vis de tout le monde.

—Sans en excepter personne ?—demanda Obenreizer.

Et tout en répétant : " Personne, " il se retira d'un air pensif du côté de la croisée, à l'autre bout de la chambre, regarda pendant un moment dans la rue ; puis tout à coup, revenant à Vendale.

—Sûrement, ils ont perdu la mémoire,—dit-il,—puisqu'ils ne font pas même une exception en ma faveur.

—C'est Rolland qui m'écrit,—répliqua Vendale,—comme vous le dites, il doit avoir perdu la mémoire. Ce côté de l'affaire m'échappait complètement. Je souhaitais de vous voir et de vous consulter, au moment même où vous êtes entré. Je suis pourtant lié par une défense formelle, mais je ne puis croire qu'elle vous concerne. Tout cela est bien fâcheux.

Les yeux d'Obenreizer, couverts de leur nuage, se fixèrent sur Vendale.

—Peut-être est-ce bien plus fâcheux que vous ne le croyez.—dit-il.—Je suis venu ce matin, non-seulement pour avoir des nouvelles, mais pour m'offrir à vous comme intermédiaire ou comme messenger. Le croirez-vous ? J'ai reçu des lettres qui m'obligent à me rendre en Suisse sans tarder. J'aurais pu me charger des pièces et documents de cette affaire et les remettre à Defresnier.

—Vous êtes bien l'homme qu'il me fallait,—fit Vendale.—Il n'y a pas cinq minutes que cherchant autour de moi et ne trouvant personne qui pût me remplacer dans le voyage, j'ai vais résolu de l'entreprendre moi-même.... Laissez-moi relire cette lettre.

Il ouvrit la chambre de fer pour y reprendre la lettre. Obenreizer jeta un coup d'œil rapide autour de lui pour bien s'assurer qu'ils étaient seuls, le suivit à deux pas de distance, et sembla le mesurer du regard. Vraiment, Vendale était plus grand que lui et sans doute plus fort. Obenreizer recula et s'approcha de la cheminée.

Vendale pendant ce temps, lisait pour la troisième fois le dernier paragraphe de la lettre. Il y avait là un avis très-clair et la dernière phrase demandait au jeune négociant de suivre cet avis à la lettre.

D'un côté une grosse somme d'argent en jeu, de l'autre un terrible soupçon à éclaircir. Vendale comprit que s'il agissait à sa guise et si quelque événement arrivait ensuite et déjouait toutes les mesures prises, la faute lui en serait imputée. En sa qualité d'homme d'affaires, il n'avait vraiment qu'un parti à suivre. Il remit la lettre sous clef.

—Quel ennui !—dit-il à Obenreizer.—Il y a ici de la part de Rolland un oubli inconcevable et qui me met dans une sottise et fautive position vis-à-vis de vous. Que dois-je faire ? Il me semble qu'ayant un si grand intérêt dans cette fâcheuse aventure dont j'ignore tous les détails, je n'ai pas la liberté de ne pas obéir aux injonctions de mon correspondant et que je dois au contraire m'y conformer sans résistance. Vous me comprendrez certainement. Vous me voyez esclave des ordres que je reçois, et je ne peux assez vous dire combien j'aurais été heureux, en cette occasion, d'accepter vos services....

—N'en parlons plus,—dit Obenreizer.—A votre place, je n'agirais pas différemment. Je ne suis donc point offensé de votre conduite, et je vous remercie pour le compliment que vous me faites.... Bah ! nous serons au moins compagnons de voyage. Partez avec moi aujourd'hui même

—Aujourd'hui,—exclama Vendale.—Mais il faut, cela va sans dire, que je voie Marguerite.

—Assurément. Voyez-la ce soir. Vous me prendrez au passage et nous nous rendrons ensemble au chemin de fer. Nous partirons à huit heures par le train poste.

—Merci,—dit Vendale—Vous pouvez compter sur moi à l'heure dite.

Il était plus tard que Vendale ne le croyait, lorsqu'il arriva à la maison de Soho Square. Les affaires suscitées par ce départ précipité avaient surgi devant lui par douzaines. Toutes sortes d'obligations qu'il ne pouvait négliger le forcèrent de se résigner à cette cruelle perte d'un temps qu'il voulait consacrer tout entier à Marguerite. A sa grande surprise et à son extrême joie, elle était seule dans le salon lorsqu'il entra.

—Nous n'avons que peu d'instant à nous, George—dit-elle,—mais grâce à la bonté de Madame Dor nous pouvons au moins les passer tous deux seuls ensemble.

Elle lui jeta les bras autour du cou.

—George,—lui dit-elle tout bas,—avez-vous fait quelque chose qui ait pu blesser Monsieur Obenreizer ?

—Moi !—s'écria Vendale stupéfait.

—Taisez-vous,—dit-elle,—il faut que je vous parle bien bas. Rappelez-vous le petit portrait photographié que vous m'avez donné ? Cette après-midi, je ne sais comment il le trouva sur la cheminée. Il le prit, le regarda, et moi, je voyais son visage dans ce miroir.... Ah ! je suis sûre que vous l'avez offensé. Il est vindicatif, implacable, et aussi muet qu'une tombe. Ne partez pas avec lui.... George.... ne partez pas ! Je sens qu'il arriverait un malheur !

—Mon cher amour,—répondit Vendale,—vous vous laissez égarer par votre imagination. Jamais Obenreizer et moi n'avons été meilleurs amis qu'à présent.

Avant que Marguerite n'eût pu répondre, Madame Dor apparut

—Obenreizer,—dit-elle.

Puis elle se laissa tomber lourdement sur une chaise, à sa place ordinaire, devant le poêle.

Obenreizer entra avec un sac de courrier qu'il portait en bandoulière.

—Êtes-vous prêt ?—demanda-t-il à Vendale.—Puis-je porter quelque chose pour vous ?... Eh quoi ! n'avez-vous point un sac de voyage ? Je viens d'en acheter un. Regardez. Ici est la poche aux papiers. Elle est à votre service.

—Je vous remercie,—dit Vendale,—je n'ai qu'un seul papier important, je suis forcé de ne pas m'en dessaisir et il est là, il doit rester là, jusqu'à ce que nous arrivions à Neufchâtel.

Vendale, en même temps, touchait la poche de son habit. Il sentit la main de Marguerite qui pressait la sienne. La jeune fille examinait Obenreizer jusqu'au fond de l'âme. Mais déjà celui-ci s'était retourné vers madame Dor, et prenait congé de la bonne dame.

—Adieu, ma chère Marguerite,—s'écria-t-il en revenant vers sa pupille pâle et épouvantée.—Allons, Vendale, êtes-vous prêt, enfin ? En route ! En route ! mon ami, pour Neufchâtel !

Il frappa légèrement Vendale à la poitrine, à la place où était la poche qui contenait le reçu et sortit le premier.

## CHAPITRE XIII

### LA DERNIÈRE PERSONNE AVEC LAQUELLE IL EUT FALLU VOYAGER

George Vendale est parti, malgré les avertissements de Marguerite ; parti avec la dernière personne qu'il eût fallu prendre comme compagnon de voyage.

On était au milieu du mois de Février, l'hiver était des plus rigoureux et les chemins mauvais pour les voyageurs, si mauvais qu'en arrivant à Strasbourg, Vendale et Obenreizer trouvèrent les meilleurs hôtels absolument vides.

Les chemins de fer qui conduisent aujourd'hui les touristes dans l'intérieur de la Suisse, étaient encore inachevés pour la plupart, et partout on n'entendait qu'histoires de voyageurs arrêtés en chemin par des accidents dont on exagérait la gravité, sans doute. Cependant, comme la voie de Bâle restait libre, la résolution de Vendale de poursuivre sa route n'en fut nullement troublée. Quant à la résolution d'Obenreizer, elle était farouche et immuable.

Il se voyait aux abois, désespéré, perdu. Il lui fallait à tout